

La vie agricole

Objekttyp: **Chapter**

Zeitschrift: **Bulletin de la Société Vaudoise des Sciences Naturelles**

Band (Jahr): **43 (1907)**

Heft 158

PDF erstellt am: **22.07.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

mangeables; ce n'étaient plus des aliments, mais des signes visibles de la richesse de leurs propriétaires. Pour être considéré comme riche, pour mériter la popularité, pour être porté aux charges publiques, il faut avoir des vaches laitières. Leur possession présuppose celle de prés en suffisance, elle permet de profiter des alpages. On cite telle famille qui y envoie 25 vaches, telle autre 20. Jadis une jeune fille recevait en dot une vache. La vache est l'unité de richesse. Le recensement de 1901 accuse en Conches 4723 animaux de l'espèce bovine, dont 2240 vaches. C'est un des districts suisses où la proportion entre le nombre des vaches et celui des habitants est la plus forte. Il y a autant de propriétaires de bétail que de chefs de famille; grâce au morcellement extrême du terrain, rares sont ceux, étrangers à part, qui ne peuvent mettre quelque bête sur l'alpe commune. Le moins fortuné a sa chèvre qu'il nourrit de l'herbe du bord des chemins. La plupart possèdent du gros et du menu bétail, 5 ou 6 vaches pour le moins, avec le complément obligé des chèvres, des moutons et des porcs. Il n'y a pas non plus de grande richesse; c'est l'égalité heureuse dans la fortune, c'est l'*aurea mediocritas* que le poète a chantée.

CHAPITRE VII

La vie agricole.

Avec le mois de mai commencent les travaux agricoles, qu'interrompent parfois encore les giboulées aigres, les funestes gelées, la neige. Une partie des labours et des semailles restent à faire de l'automne précédent; c'est l'ouvrage le plus pressant à entreprendre. On porte ensuite le fumier dans les champs à pommes de terre et on plante celles-ci. Les autres cultures, plantes textiles, fourragères,

légumineuses, ont leur tour. Vers la fin de juin, la fenaison est prête ; elle dure un mois entier. On fauche d'abord les prés les plus ensoleillés, on continue par les rives du Rhône et l'on passe au versant à l'ombre où l'herbe est moins abondante et moins parfumée. On monte enfin aux mayens que les troupeaux ont quittés pour l'alpe, et l'on y termine les foin. Après cela, se suivent sans intervalle les moissons, l'arrachage des pommes de terre, les autres récoltes. Voici septembre. Dans le Haut-Conches, où les travaux sont d'ordinaire de quinze jours en retard sur le Bas, le paysan est souvent surpris par l'arrivée de l'hiver avant d'avoir pu recueillir un peu de regain, ni achever ses labours. Déjà le bétail, sous la menace de la neige, descend des hauts pâturages.

Dans la rapide succession des travaux agricoles, le groupement des habitations en villages serrés, échelonnés le long d'une ligne à peu près droite, présente un grand désavantage : le paysan a de longues distances à parcourir chaque fois qu'il se rend à ses terres, surtout à celles de l'autre rive à laquelle un seul pont par commune donne accès. Pour gagner du temps, on bâtit à frais communs entre propriétaires limitrophes des granges, des greniers, où l'on serre la récolte de foin ou de blé des champs avoisinants. L'hiver venu, avec ses loisirs forcés, on viendra l'y chercher pour la transporter au village, à moins qu'on ne préfère y amener le bétail dans l'étable ménagée sous chaque fenil.

Difficulté des transports.

De Niederwald à Ritzingen, la vallée est plus étroite et les villages plus nombreux ; mais les transports n'y sont pas plus faciles, au contraire. Le seul plan quasi horizontal y est la grand'route qui coupe les territoires communaux dans le sens de leur moindre dimension et est à peine utilisée pour les communications strictement locales. C'est une région particulièrement escarpée, le *Tschifferenviertel* (le Quartier de la Hotte), où aucun véhicule n'est possible.

La forte déclivité du terrain y rend tous les travaux pénibles. Foin, blé, fumier, le paysan doit tout porter sur son dos ou sur sa tête. Le foin s'emballe dans de grands draps dont les quatre coins se nouent deux à deux. Les gerbes de blé, très grosses, se portent de la même manière, ou bien retenues au front par une cordelette. L'herbe fraîche, le fumier sont mis en hottes. Dès son bas âge, tout Conchard, femme comme homme, a la hotte au dos avec des charges souvent énormes ; par les sentiers étroits et raides, en escaliers irréguliers, sur les talus glissants, le long des pentes précipitueuses, il monte, il descend, la tête couverte de son faix pesant, presque caché dessous, attentif à ne pas faire de faux pas. Il en garde toute sa vie le maintien voûté, la démarche lente et sûre, mais lourde.

Dans le Bas-Conches, où les pentes sont plus douces, les modes de transport changent en partie : on se sert aussi de traîneaux à patins de bois¹ et de légers haquets qu'on ne charge guère qu'à la descente. Plusieurs chemins sont praticables aux voitures, mais le cheval y est considéré comme un luxe que seule permet l'industrie des étrangers. Le fromage du Binnental est apporté à Lax à dos d'homme. Les charges sont de 60 à 90 kg., pour lesquelles le porteur reçoit de 3 à 5 francs, suivant la distance.

En amont de Gluringen, le thalweg s'élargit et s'aplanit, les charrois deviennent faciles, il n'y a pas de village qui ne possède plusieurs chevaux². Dans la plaine supérieure, chaque famille en a un ou bien en loue un, à Rarogne généralement, pour la durée de la fenaison. Parfois les

¹ En particulier pour le transport du petit-lait de l'alpe au village. En remontant, le pâtre charge le traîneau vide sur son dos.

² L'amélioration des routes et des chemins, due au XIX^e siècle, a amené l'augmentation du nombre des chevaux, jadis très rares. En 1406, on n'en comptait que 9 dans le pays compris entre la Massa et la Furka. Le recensement fédéral du 19 avril 1901 en accuse 89 en Conches.

paysans s'attellent eux-mêmes à leur légère charrette, sur laquelle ils entassent le foin et le blé dans des draps, comme dans le Bas, pour décharger plus rapidement. Par le mauvais temps, on abrite les chars sous l'avant-toit de la grange prolongé suffisamment, ou sous un hangar spécial, construction particulière au Haut-Conches. Par contre, les fenils disséminés diminuent de nombre jusqu'à disparaître presque.

Les terrains arables occupant tous des talus, on n'y peut nulle part conduire la charrue et les labours doivent se faire à la houe. C'est une dépense considérable de temps et d'effort. Certains champs sont si inclinés que la couche de terre végétale tend à glisser en bas à chaque façon qu'on lui donne. Le paysan est obligé de les travailler à contre-pente, en ramenant la terre en haut. Cette précaution est même insuffisante ; le labour terminé, il faut transporter au haut du champ quelques hottées de terre prise au bas. A Blitzingen, dans le voisinage d'Oberwald, ailleurs encore, il a fallu retenir le terrain par des murs ¹ et l'on a créé ainsi des gradins plus faciles à cultiver. Le Conchard en a peut-être puisé l'idée dans les terrasses herbeuses accrochées aux flancs de la montagne, mal accessibles au gros bétail, et où il va chercher un supplément à sa provision de foin pour l'hiver. C'est un métier dangereux que celui-ci ; il exige un pied sûr, du sang-froid, une grande vigueur. Les hommes d'Oberwald y sont particulièrement adroits, mais plus d'un paie de sa vie sa témérité.

Difficulté
des labours.

Plus favorisé à d'autres égards, le Bas-Conches perd beaucoup de temps à arroser ses prairies ². Empruntée aux torrents glaciaires, l'eau d'irrigation longe sur plusieurs kilomètres la pente de la montagne avant d'arriver à des-

Irrigation.

¹ Ces murs de soutènement se retrouvent dans le Val Bedretto, au Tessin, etc., etc.

² L'irrigation est aussi pratiquée dans le Haut-Conches et le Centre, mais n'y a pas un caractère de nécessité comme dans le Bas.

tion. Le canal d'amenée est d'abord constitué par un fossé large et profond d'un demi-mètre qui épouse toutes les sinuosités du relief. A mesure que des embranchements s'en détachent, il s'amointrit jusqu'à devenir une simple rigole, disposée souvent sur l'arête d'un ados pour servir une zone plus étendue. La manœuvre est commandée, au début, par des vannes, à la fin, par une simple motte de terre ou une pierre. L'irrigateur est muni d'une pioche pour réparer les dégâts occasionnels et d'une plaque de fer à manche court avec laquelle il bouche la rigole et règle la distribution de l'eau. L'arrosement de chaque parcelle est soumis à un roulement fixé d'après une « taille ».

L'irrigation est organisée en Bas-Conches d'après les mêmes méthodes que dans diverses régions du Valais Central, mais elle n'y a pas la même importance et n'y est pas si compliquée. De même que pour les pâturages, la propriété des canalisations y appartient aux communes, tandis que dans le reste du Valais les ayants droit sont constitués en syndicats. Les conduites sont moins longues, moins nombreuses, l'établissement en exige moins de travaux d'art en Conches qu'à Visperterminen, par exemple. L'entretien en est moins coûteux, et moins soigneux aussi; que quelque pluie tombe, et l'on surseoit aisément à d'indispensables réparations. En 1903, le canal qui dessert les pentes des Binnachern, sur le territoire d'Ernen, est resté à sec pendant plusieurs semaines, par suite d'une rupture survenue dans le Rappental.

C'est en général l'homme qui s'arroe la surveillance de l'irrigation, laissant à la femme de plus gros ouvrages. Elle fauche comme l'homme, elle fane, elle moissonne, elle charge la récolte sur ses épaules. A elle seule incombent les cultures maraîchères ¹, les soins aux jardins, la cueil-

¹ Les produits : pois, haricots, choux, poireaux, carottes, oignons, laitues, salades, sont plus variés dans le Bas que dans le Haut, où le temps fait souvent défaut pour préparer les jardins.



Rue à Fiesch.

Maisons neuves bâties au bord de la nouvelle route qui a développé l'industrie hôtelière à Fiesch; à droite, au-dessus de l'Eau Blanche, une maison suspend un léger appentis.



Dernière maison d'habitation à Zum Loch.

Inhabitée depuis un demi-siècle; les autres ont déjà été démolies et les matériaux utilisés à Ulrichen.

lette des fruits. Les enfants sont requis comme aides dès que leurs forces le leur permettent¹ ; une famille un peu nombreuse, comme il s'en trouve en Conches, est regardée comme une bénédiction, c'est un surcroît de travailleurs, plus que de bouches à nourrir.

Seule une sévère économie permet à l'agriculture d'être rémunératrice dans ce haut pays. En effet, le froment n'y mûrit qu'aux meilleures expositions et si chaque famille en cultive un peu, c'est pour préparer la bouillie dont on nourrit les petits enfants ou pour fabriquer le pain de luxe des jours de fête. Le pain ordinaire se fait de farine de seigle à laquelle on mêle des fèves et des pommes de terre broyées pour en augmenter la quantité. Le seigle² est partout la céréale dominante, tantôt avec le froment, comme dans le Bas, tantôt, comme dans le Haut, avec l'orge. L'avoine, qui n'entre plus, comme autrefois, dans l'alimentation des hommes aussi bien que des animaux, a perdu de son importance. Toutes ces céréales se sèment en deux variétés, celle d'été et celle d'hiver, qui viennent à maturité à quelques semaines l'une de l'autre. Jadis la production était assez forte pour en permettre l'exportation, tout comme on le fait encore des pommes de terre qu'on expédie surtout en Urseren où l'altitude supérieure en interdit la culture.

La diminution de rendement provient en partie de la dégénération des procédés agricoles. On assure qu'il y a un demi-siècle encore, le paysan conchard pratiquait un assolement biennal ou triennal. Aujourd'hui, il fait souvent succéder aux céréales les pommes de terre, ou la jachère, ou bien l'un et l'autre ; il introduit aussi dans le cycle de culture les plantes textiles, ou les légumineuses,

Recul de
l'agriculture.

¹ On voit de petites filles de huit à dix ans aller, la hotte au dos, la faux sur l'épaule, chercher l'herbe fraîche pour la vache ou la chèvre.

² Le blé d'Ulrichen et celui de Reckingen furent de tout temps considérés comme meilleurs et estimés à plus haut prix.

ou les racines ; mais il n'agit pas ainsi méthodiquement ; c'est le besoin du moment, l'ignorance ou l'arbitraire qui le dirige dans son exploitation du sol. Souvent il n'alterne pas.

Pour remédier à l'épuisement de la terre, il n'a que le fumier de ses étables. Cet engrais ne saurait donner à ses champs les principes nutritifs qui leur manquent : chaux, acide phosphorique surtout, dont les terrains siliceux sont pauvres. Il faudrait recourir aux engrais chimiques, mais les Conchards en usent à peine. Faute de quoi, les fourrages artificiels réussissent difficilement : le sainfoin, la luzerne sont rares ; le trèfle n'est jamais seul ; il entre pour une faible proportion dans la composition des prairies naturelles. Celles-ci sont constituées, aux meilleurs emplacements, par un mélange irrégulier d'agrostide commune (*Agrostis vulgaris*), d'avoine jaunâtre (*Trisetum flavescens*), de fétuque rouge (*Festuca rubra*), de dactyle commun (*Dactylis glomerata*), accompagnés de plantes moins importantes, à l'exclusion du fromental (*Avena elatior*), si commun dans la plaine suisse.

Cependant, c'est l'élève du bétail et la production laitière qu'indiquent les conditions géologiques et climatiques de la vallée de Conches, c'est de ce côté que s'oriente son économie rurale. Tant que les communications avec l'extérieur furent coûteuses, l'agriculture subvenait à bon compte à tous les besoins des habitants. Aujourd'hui que les céréales étrangères concurrencent celles du pays, les blés cèdent peu à peu la place aux prairies, surtout dans le Haut-Conches où les circonstances leur sont moins favorables. Le bétail augmente : de 4165 en 1876, le nombre des bêtes bovines est monté à 4723 en 1901. De pays presque indépendant au point de vue économique, Conches se transforme en pays de spécialisation.
